

Briana Belciug<sup>1</sup>

*Loin De Medine* D'Assia Djébar  
La figure de Fatima ou Antigone musulmane

*Abstract: Assia Djébar is one of the well-known French expression Algerian writers, a member of the French Academy and three times Nobel Literature nominee. In her novels, she represents the voice of the Muslim woman. In our study, we propose an analysis of the figure of Fatima, the favorite daughter of Prophet Mohamed, as she appears in the Assia Djébar's novel Loin de Médine (Far from Medina). We want to emphasize the resemblance of this important Muslim feminine figure to the tragically antique character of Antigone. The role of Fatima is more important than being the daughter of the third Prophet of a monotheistic religion as she proves herself the spokeswoman for all Muslim women, defending their statute in a patriarchal state.*

*Key words: Muslim, woman, antique, character.*

Fatima – Zohra Ymalayène entre dans le monde littéraire maghrébin d'expression française sous le pseudonyme d'Assia Djébar, nom plein de significations : Djébar – signifie « intransigeant » et Assia – est le mot arabe pour « fleur immortelle ». Prédiction ou non, la « grande dame du Maghreb » va se situer, quelques années plus tard, parmi les Immortels de l'Académie Française, devenant la première femme d'origine algérienne qui occupe cette place d'honneur<sup>2</sup>.

Dès son premier roman<sup>3</sup>, Assia Djébar devient le porte-parole des femmes musulmanes voilées et donne en même temps la parole aux femmes étouffées par le silence imposé dans une société conservatrice où c'est l'homme qui domine. Au centre de l'œuvre djébarienne se trouve La Femme, la femme musulmane et son statut dans l'Islam, pendant la colonisation française et après l'Indépendance. Dans ses romans, la femme prend la parole pour faire entendre sa voix, pour sortir de l'oubli toute une société, pour (re)trouver sa propre identité ou l'identité collective.

---

<sup>1</sup> Université Stefan cel Mare, Suceava

<sup>2</sup> Assia Djébar est élue à l'Académie française, le 16 juin 2005, au fauteuil de M. Georges Vedel (5<sup>e</sup> fauteuil) / le discours de réception est prononcé dans la séance publique du 22 juin 2006. – [www.academie-francaise.fr](http://www.academie-francaise.fr) – page consultée le 2 février 2010.

<sup>3</sup> Assia Djébar - *La Soif*, Éditions René Julliard, Paris, 1957.

Par le roman *Loin de Médine*<sup>4</sup>, Assia Djébar jette de la lumière sur l'islam naissant, sur les premières musulmanes, tout en mélangeant les informations historiques et la fiction, la réalité et le rêve, le silence et le cri. De cette façon « elle peut ainsi saisir et encore vivre dans la chronique, ce que l'histoire n'a pas solidifié en parole immuable »<sup>5</sup> affirme Zineb Ali-Benali.

Dans notre étude nous nous penchons sur la figure de Fatima, la fille préférée du Prophète et sur son statut dans le monde musulman dès son début jusqu'à nos jours. Dans la première partie de notre analyse nous avons choisi comme corpus les textes signés par Assia Djébar et dans la deuxième partie nous insistons sur une comparaison entre la fille préférée du Prophète et la figure d'Antigone.

Mohammed a eu quatre filles : Zaïnab, Ruqaya, Umm Kulthûm et Fatima. Les trois premières filles moururent avant leur père et la plus jeune, Fatima, lui a survécu seulement quelques mois. La plus connue et parmi les plus respectées *rawiyates*<sup>6</sup> du monde arabe reste Fatima, la fille préférée du Prophète. Dans le roman djébarien mentionné, le lecteur découvre cette jeune femme comme une personne généreuse qui aide les pauvres, même si sa famille vit dans la pauvreté, ses fils ayant peu de vêtements.

Dans ce roman situé à mi-chemin entre l'histoire et la fiction, Assia Djébar ne pouvait pas manquer de se pencher sur cette figure féminine emblématique pour tout le monde musulman. La romancière envisage dans le chapitre « La fille aimée » la triple personnalité de cette femme (fille du Prophète, épouse d'Ali et mère d'Hassan et Hossein) qui incite à une exploration plus poussée de son destin :

Fatima, fille du Prophète, avance au premier plan du théâtre islamique, également comme épouse et mère de trois martyrs – morts de main islamique : Ali, Hassan et Hossein. Son ombre revendicatrice s'étend sur le corps entier, quoique bifide, de l'islam séculier.

Rêver à Fatima personnellement, en dehors de son père, de son époux, de ses fils, et se dire que peut-être – (qui l'a perçu, l'a écrit ou l'a transmis, osant par là même un péché de lèse-majesté ...) – oui, peut-être que Fatima, dès sa nubilité ou en cours d'adolescence,

---

<sup>4</sup> Roman paru aux Éditions Albin Michel en 1991. En 1985 elle commence le *quatuor algérien*, encore inachevé, qui comprend les romans *L'Amour, la fantasia* (1985), *Ombre sultane* (1987) et *Vaste est la prison* (1995). Entre 1988 et 1991 Assia Djébar interrompt son travail au quatuor à cause des manifestations de la jeunesse algérienne contre le pouvoir en place, et elle écrit *Loin de Médine*. À propos de ce livre Assia Djébar déclare : « J'ai tenu à ce qu'il sorte en édition algérienne. Les plus belles critiques sont venues de journalistes algériennes surpris que moi, écrivain francophone, je leur rappelle cette histoire. Avec ce livre, j'ai pu engager le dialogue avec les étudiants, il y a eu des débats dans les universités, une vidéo a même été tournée... ».

<sup>5</sup> Zineb Ali-Benali, « Écrire en palimpseste : *Loin de Médine* » in *Assia Djébar* (sous la dir. de Najib Redouane et Yvette Bénayoun Szmidt), Paris, L'Harmattan, 2008, p. 200.

<sup>6</sup> *Rawiyate* est le féminin du terme *rawiy* qui signifie « conteur » dans la religion musulmane, une personne qui raconte des histoires de la vie du Prophète ou de ses compagnons.

s'est voulue garçon. Inconsciemment. À la fois Fille (pour la tendresse) et Fils (pour la continuité) de son père.<sup>7</sup>

Ce vœu de Fatima, même involontaire, a été accompli : respectée le long des siècles par les musulmans du monde entier, c'est elle qui a assuré la continuité de la famille mohammadienne, par ses actions et par sa façon de penser. Car, après Mohammed, Fatima est la figure la plus importante de la religion islamique.

Dans toutes les cultures, et surtout dans l'Islam, le fils a le rôle de continuer la tradition de la famille, de transmettre le nom aux générations suivantes, de représenter les membres de sa famille tout comme son père ou son grand-père l'a fait avant lui. Si nous pensons à Fatima et à l'empreinte qu'elle a laissée dans l'imaginaire arabe, nous ne commettons pas une faute par affirmer qu'elle a accompli pour son père et pour toute sa famille, les obligations qu'un fils aurait dû accomplir.

Mais comme Assia Djebar elle-même le remarquait dans la construction de ce personnage, Fatima n'était pas seulement « la fille de son père »<sup>8</sup>, ayant une forte personnalité distincte.

En effet, Annemarie Schimmel considère que Fatima, du point de vue des musulmans, a un statut à part :

[...]Fatima fut investie d'un rôle que l'on pourrait qualifier de *mater dolorosa*. Cette femme, disparue déjà depuis presque un demi – siècle à la mort de son deuxième fils, est aux yeux des Shiites supérieure à tous les êtres humains, excepté Mahomet et Ali.<sup>9</sup>

Un aspect très important qui ne doit pas rester caché à l'ombre de l'Histoire est le fait que dans la tradition musulmane il y a seulement deux cas de femmes qui n'ont pas connu la situation de co-épouse ; il s'agit de Khadidja, la première épouse du Prophète et de Fatima, la fille préférée de Mohammed, épouse d'Ali.

Assia Djebar attire elle aussi l'attention sur cette ressemblance dans *Loin de Médine* et, dans le même chapitre « La fille aimée », l'écrivaine note :

[...] Fatima, au cours de sa vie conjugale, fut l'unique épouse de son cousin Ali. Comme sa mère Khadidja fut la seule épouse de Mohammed, vingt-cinq années durant, jusqu'à sa mort. Et c'est la seule grâce que l'on peut se permettre d'évoquer devant ces deux figures : Khadidja et Fatima ne connaissent pas de co-épouse. Le public masculin considérera cela comme une bénédiction, la seule digne de leur valeur.<sup>10</sup>

Dans le cas de Fatima, le fait qu'elle soit restée la seule femme d'Ali se doit à son père, Mohammed et non pas à la volonté d'Ali, qui, à un moment donné a voulu épouser une autre femme. Apprenant cela, Fatima fit savoir à son père, lui disant tout simplement

---

<sup>7</sup> Assia Djebar, *Loin de Médine*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 59.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 59.

<sup>9</sup> Annemarie Schimmel, *L'Islam au féminin, la femme dans la spiritualité musulmane*, Paris, Éditions Albin Michel, 2000, p. 33.

<sup>10</sup> Assia Djebar, *Loin de Médine*, Éditions Albin Michel, Paris, 1991, p. 56.

« Ali veut se marier » et lui demandant de trancher cette situation inacceptable pour elle. Mohammed lui-même a confirmé les ordres de l'ange Gabriel, ordres stipulés déjà dans le Coran : « Épousez, comme il vous plaira, deux, trois ou quatre femmes. Mais, si vous craignez de n'être pas équitables, prenez une seule femme ! ». <sup>11</sup> Cet épisode est imaginé par la romancière avec beaucoup de finesse psychologique, mais aussi en empruntant des détails moins connus à l'histoire : à Médine, au moment où se passe cet événement, tout le monde sait qu'Ali n'est plus pauvre comme au début de son mariage avec Fatima et il peut assurer la vie à plus d'une épouse.

Pourtant, le lendemain, pendant la prière, Mohammed, « les yeux rougis – presque comme aux moments où Gabriel le visite » annonce aux Médinois sa décision concernant le vœu de son gendre d'épouser une seconde femme. Assia Djébar reconstitue ce tableau tout en tenant compte des sentiments du père, à côté de ceux du fondateur de l'Islam :

Je ne permettrai pas ce mariage, du moins tant qu'Ali n'aura pas auparavant divorcé de ma fille ! Alors seulement il pourra épouser leur fille !... Car ma fille est une partie de moi-même. Ce qui lui fait mal me fait mal ! Ce qui la bouleverse me bouleverse ! [...] Ô Musulmans, je ne vous interdis pas ce que Dieu vous a permis ! Et je ne vous permets pas ce que Dieu vous interdit ! Non... Mais que, dans un même lieu, se trouvent réunies la fille de l'Envoyé de Dieu avec la fille de l'ennemi de Dieu, cela, je ne le permettrai jamais ! ... Car j'ai peur que, dans ce cas, Fatima ne se sente troublée dans sa foi ! Je le répète, Musulmans, je n'interdis pas aujourd'hui ce que Dieu vous a permis ! Mais, au nom de Dieu, la fille de l'Envoyé de Dieu ne se rencontrera pas dans un même lieu avec la fille de l'ennemi de Dieu, cela, non, jamais ! ... Jamais ! <sup>12</sup>

Cette décision du Prophète montre, encore une fois, la forte liaison entre lui et sa fille Fatima. Nous ne pouvons pas juger la décision de Mohammed, mais des questions jaillissent de cet événement. Jouwayria, islamisée depuis peu, est-elle coupable des persécutions de son père - mort quelques années auparavant- envers le Prophète ? Nous pouvons nous demander à juste raison s'il ne s'était pas agi de Fatima, sa fille préférée, la décision du Prophète aurait-elle été la même ?

Ce « non », ce « jamais » du Prophète n'est pas le seul dans l'histoire des musulmans et il ne reste pas longtemps sans écho. Si Mohammed, par sa décision, a dit « non » à Médine, Fatima se révolte plus tard contre tout ordre islamique. Après la mort de son père, cette « Antigone musulmane » décide de lutter à sa manière contre ceux qui ne respectent pas les lois léguées par le Prophète. Sa révolte sera approuvée par les musulmans des décennies suivantes. Mettant en lumière cet aspect Assia Djébar fait revivre la voix intransigeante de Fatima et son jugement en conformité avec l'esprit de son père, passé déjà dans le néant:

Ce « non », Fatima va le reprendre renforcé, multiplié, deux ou trois ans après, non certes pour sa défense de femme (Ali avait alors renoncé sur-le-champ à son projet de mariage

---

<sup>11</sup> *Idem*, p. 72.

<sup>12</sup> Assia Djébar, *Loin de Médine*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 73.

et maintenant que le Messager est mort, elle n'a besoin de rien pour elle-même). Elle va dire « non » pour tous, pour Ali, pour ses enfants, pour sa famille, pour tous les aimés du Prophète, un « non » en plein cœur de Médine, un « non » à la ville même du Prophète !<sup>13</sup>

La révolte de Fatima, dépossédée de son héritage paternel par les successeurs du Prophète est une lutte obstinée pour être reconnue, par les califes, comme héritière légitime. Elle réussit à s'imposer aux injustices des califes par le don de la parole, elle parle tout le temps avec « une passion de la justice qui la dévore ». On remarque son talent dans l'art de la parole dans une discussion avec le calife Abou Bekr, où Fatima dit :

Je sais bien que la prophétie ne s'hérite pas, mais tout ce qui est autre chose qu'elle, est permis, est transmissible! Dis-moi pourquoi je me vois, moi seule, interdite de l'héritage de mon père ? Est – ce que Dieu a dit dans son Livre, que tout le monde hérite de son père, ”sauf Fatima fille du Mohammed” ? Montre – moi cette restriction dans le Livre : alors je serai convaincue! <sup>14</sup>

Ce « non » dit aux califes et à Médine n'est pas prononcé parce qu'elle exige ses biens terrestres laissés par son père ; ce « non » est, en effet, une révolte contre la décision des califes d'ignorer les lois imposées par son père, principalement la loi révolutionnaire par l'intermédiaire de laquelle les femmes avaient des droits. Voilà comment ce personnage féminin fait face aux hommes qui veulent la déshériter, dans une réplique où la romancière met toute sa rancœur contre la tutelle absolue des hommes sur les femmes en Islam :

Non, accuse Fatima, vous prétendez me refuser mon droit de fille ! [...] La révolution de l'Islam, pour les filles, pour les femmes, a été d'abord de les faire hériter, de leur donner la part qui leur revient de leur père ! Cela a été instauré pour la première fois dans l'histoire des Arabes par l'intermédiaire de Mohammed ! Or, Mohammed est-il à peine mort, que vous osez déshériter d'abord sa propre fille, la seule fille vivante du Prophète lui-même !<sup>15</sup>

Troublée par le péril que les « dits » de son père soient dénaturés par les califes, Fatima décide, peu avant sa mort – qui surviendra bientôt – d'interdire à toute personne, sauf sa famille, de la visiter ou de s'incliner devant son corps.

Assia Djebar attire l'attention sur le fait que Fatima, tout en respectant le meilleur ami de son père, Abou Bekr, s'oppose à la décision qu'il avait prise en qualité de premier calife, à cause de son interprétation incorrecte du *hadith* :

Ainsi elle a dit « non », la fille aimée.

---

<sup>13</sup> *Idem*, p. 75.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 86.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 79.

« Non » au premier calife pour son interprétation littérale du « dit » du Prophète. Peut-être que, dorénavant, au lieu de la surnommée « la fille aimée », il faudrait l'évoquer sous le vocable : « la déshéritée » ?

Ce « non » total, irréductible, Fatima ne l'oppose pas à l'homme Abou Bekr, dont elle ne peut oublier l'attachement indéfectible qui le liait au Prophète, mais au calife, celui qu'on a désigné calife hors la famille du Prophète...<sup>16</sup>

Il y a beaucoup d'épisodes de la vie de Fatima qui méritent notre attention, mais l'un des plus représentatifs et des plus symboliques est la scène de la dernière rencontre entre Mohammed et sa fille préférée, qui a lieu dans la chambre d'Aïcha, peu avant la mort du Prophète. C'est par Aïcha que la scène est révélée, dans le chapitre réservé à ce personnage. La stratégie narrative à laquelle Assia Djebar recourt est fort intéressante : Aïcha n'entend pas le dialogue entre les deux, mais les gestes transmettent des émotions si fortes que les paroles sont superflues. Le père est calme et résigné, la fille a le visage inondé de larmes. Ils savent que c'est la fin et que la mort du Prophète va survenir bientôt. Soudain, quelque chose arrive et Fatima change d'attitude, devenant, d'un coup, radieuse et sereine. La voix d'Aïcha dit :

Alors Fatima brusquement consolée s'illumine ; son visage encore en larmes s'éclaire d'une joie enfantine ; elle sourit ; elle rit. À nouveau penchée sur le père gisant, elle lui fait partager sa joie ; et celui-ci de s'éclairer de cette volubilité filiale ... Père et fille dans les larmes, puis dans l'égouttement pour ainsi dire du bonheur survenant, fusant enfin de toutes parts.<sup>17</sup>

Aïcha est bouleversée par cette scène ; beaucoup de questions envahissent son esprit. D'où vient cette allégresse quand tout le monde sait que le Prophète va mourir ? Quelles sont les paroles que le Prophète a murmurées à l'oreille de sa fille et qui ont changé sa douleur en joie ? Un jour, après la mort du Prophète, Aïcha ose questionner Fatima à ce sujet. La réponse de la jeune femme choque Aïcha, mais elle montre une fois de plus la relation spéciale entre père et fille :

- Il m'a annoncé d'abord que, de cette maladie, il n'allait pas guérir et qu'il nous quitterait sous peu !

Puis Fatima ajouta :

- Il m'a ensuite révélé que, de tous ses proches, ce serait moi qui le suivrais dans la mort, et peu de temps après !<sup>18</sup>

La personnalité de Fatima est complexe et telle qu'elle est envisagée par Assia Djebar, la fille préférée du Prophète mérite son statut légendaire. La romancière donne la parole à

---

<sup>16</sup> *Idem*, p. 85.

<sup>17</sup> *Idem*, p. 61.

<sup>18</sup> Assia Djebar, *Loin de Médine*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 62.

la femme Fatima, pas à la fille, à l'épouse ou à la mère Fatima. La fille du Prophète « crie » sa parole et cette figure mythique de la civilisation musulmane devient personne en chair et en os. À propos du rôle le rôle qu'Assia Djebar donne à Fatima dans son roman, Zineb Ali-Benali remarque:

Comment la retrouver « personnellement » la femme, et non la fille, l'épouse ou la mère ?  
En lui redonnant la parole, en la dressant dans une attitude protestataire. Assia Djebar fait entendre sa voix, celle du refus. Face à la Loi qui déjà se met en place, seul est audible le *non* de Fatima, ce *non* qui la fait être et mourir. La fille du Prophète, celle qui est donnée comme le modèle de la femme musulmane, est dégagée de la phagocytose du commentaire et de l'interprétation. Elle retrouve le mouvement et la voix.<sup>19</sup>

Dans la tradition musulmane, Fatima est présente aussi sous la forme d'une amulette protectrice la *khamsa*<sup>20</sup>, main de Fatima, qui est censée apporter la *baraka*<sup>21</sup> dans les maisons ou à ceux qui la portent. À propos de ce sujet, Najiba Regaïan remarque l'importance accordée par les Musulmans à la main par rapport aux croyances populaires :

---

<sup>19</sup> Zineb Ali-Benali, « Écrire en palimpsestes : *Loin de Médine* » in *Assia Djebar* (coord. Najib Redouane et Yvette Bénayoun Szmidi), Paris, L'Harmattan, 2008, p. 201.

<sup>20</sup> Le chiffre cinq est associé par les spécialistes à beaucoup de significations et d'interprétations. Par exemple, Slimane Touhami, dans un article intitulé « Un signe d'exil, l'exemple de la main de Fatima », considère que le chiffre cinq qui désigne les cinq doigts de la « main de Fatima » représente « les cinq prières ou encore les cinq piliers de l'Islam » (Slimane Toulimi, « Un signe d'exil, l'exemple de la main de Fatima » dans *Horizons maghrébins*, no. 48, 2003, Toulouse, Presses Universitaires de Mirail, p. 71) ; dans le même sens, David Rouach remarque le fait que « dans la tradition islamique, les Shiites se réfèrent aux cinq doigts de la main, qui sont le symbole de cinq grands personnages sacrés : Mohammed, Ali, Fatima, Hassan et Husaïn. » (David Rouach, *Imma ou rites, coutumes et croyances chez la femme juive de l'Afrique du Nord*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1990, p. 146). L'explication la plus complexe concernant la signification du chiffre cinq dans la tradition musulmane est celle de Malek Chebel dans son ouvrage *Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystique et civilisation*. La grande exégète du monde musulman observe : « Le symbolisme du chiffre 5 est sans doute le mieux partagé par tous les Musulmans. Sa valeur prophylactique est ainsi reconnue à travers le territoire de l'Islam, qu'il soit arabo-berbère, perse, turc, indo-malais ou africain. C'est un chiffre bénéfique et faste : on compte cinq prières quotidiennes, cinq chapitres importants du pèlerinage (*hajj*), cinq types de jeûnes, cinq dispenses pour la prière du vendredi, cinq générations pour la vengeance tribale, cinq biens de la dîme (*zakât*), cinq doigts talismaniques, cinq branches dans l'étoile de la plupart des drapeaux des pays arabes ou musulmans » (Malek Chebel, *Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystique et civilisation*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 100).

<sup>21</sup> *Baraka* en arabe signifie « chance ».

*Briana Belgiug*

L'imaginaire maghrébin accorde justement une place importante à la main. Qu'elle soit maudite (la main gauche) ou bénie (la main droite), qu'elle serve à la protection du mauvais où à une insulte, la main joue un rôle essentiel dans la vie au Maghreb.<sup>22</sup>

opposition entre les lois divines et celles établies par l'homme. Dans ce sens, Adelina Piatkowski note que l'héroïne grecque fait la différence entre « "legile divine nescrise" (nomina agrapta theon) și "legile umane" »/ « les lois divines (nomina agrapta theon) et les lois humaines »<sup>30</sup>, les premières prennent pour la jeune fille la forme des lois universelles et doivent être respectées sans hésitation.

Assia Djebar, par sa formation d'historienne, mêle la réalité à la fiction pour créer un personnage d'un caractère puissant qui, en citant les *hadiths* du Prophète, les lois écrites après sa mort, ressemble à la légendaire Antigone.

Un autre aspect commun entre Antigone et Fatima peut être surpris aussi dans la pièce de théâtre de Jean Anouilh : le « non » prononcé par Fatima dans *Loin de Médine* se retrouve chez *Antigone* de Sophocle et celle d'Anouilh. Au début de notre analyse nous avons mentionné déjà du « non » dit par Fatima à Médine et aux califes. La confrontation entre Antigone et Créon, dans la pièce de Sophocle, se termine par un « non » ferme de la jeune fille, représentant son refus d'accepter les lois imposées par le roi :

Créon :

Et tu as osé enfreindre ces lois ?

Antigone :

Ce n'est ni Jupiter qui me les a révélées, ni la Justice qui habite avec les divinités infernales, ces auteurs des lois qui règnent vraiment parmi les hommes ; et je ne pensais pas que les décrets d'un mortel comme toi eussent assez de force pour prévaloir sur les lois non écrites, œuvre immuable des dieux. Celles-ci ne sont ni d'aujourd'hui, ni d'hier, toujours vivantes, nul ne sait leur origine. Devais-je, cédant aux menaces d'un homme, encourir la vengeance des dieux ?<sup>31</sup>

Jean Anouilh lui-aussi met face-à-face Antigone et Créon et leur donne la parole pour un débat sur l'honnêteté des lois royales :

Antigone :

Moi, je peux dire « non » encore à tout ce que je n'aime pas et je suis seul juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail, vous pouvez seulement me faire mourir, parce que vous avez dit « oui ».<sup>32</sup>

Les deux héroïnes, Antigone et Fatima, montrent un caractère intrépide dans leurs décisions et la persévérance d'accomplir leurs actions et de soutenir leurs causes jusqu'à la fin font d'Antigone et de Fatima des personnages qui détruisent l'antonymie divin – humain, tout en liant les deux termes.

---

<sup>30</sup> Note par Adelina Piatkowski dans Sofocle, *Antigona*, București, Editura Albatros, 1979, p. 38.

<sup>31</sup> Sophocle, *Tragédies* (traduites du grec par M. Artaud), Paris, Éditions Lefèvre/Garnier Frères, 1842, p. 450, (sur [www.books.google.com](http://www.books.google.com), page consultée le 21 février 2011).

<sup>32</sup> Jean Anouilh, *Antigone*, Paris, Éditions Didier, 2<sup>e</sup> édition, 1964, p. 63.

Si Assia Djebar réalise le personnage de Fatima comme être indépendant, faisant peu de référence entre les similitudes père-fille, Sophocle et Anouilh comparent leur personnage à celui du père, Œdipe. Dans la pièce de théâtre d'Anouilh, Antigone déclare elle-même : « Je suis la fille d'Œdipe »<sup>33</sup>, alors que chez Sophocle, c'est Créon qui remarque : « L'esprit inflexible du père se reconnaît dans le caractère inflexible de la fille. »<sup>34</sup>

La mort est vue par les deux personnages comme un passage vers un autre monde où les attendent l'être aimé, le frère dans le cas d'Antigone et le père pour Fatima. La rencontre est possible seulement par le truchement de la mort. Le destin de Fatima et celui d'Antigone est de « crier » la révolte pour qu'elle ait des échos dans l'éternité. Dans la « Préface » d'*Antigone* de Sophocle, Adelina Piatkowski attire l'attention sur la fin de l'héroïne et sa signification : « Triumful ei în moarte, echivalent cu distrugerea celui care i-a luat viața, este un mesaj transmis peste veacuri aceluia care nu înțelege să se plece în forța tiraniei abuzive și a dictaturii. »<sup>35</sup> Tout en paraphrasant, nous pouvons dire qu'Assia Djebar, par l'intermédiaire de Fatima, transmet aux femmes du monde musulman qu'elles ont le choix de défendre et soutenir la liberté d'agir par le sacrifice de la vie pour une cause noble.

Nous voulons conclure ce parallèle en donnant la parole à Jean Chevalier et Alain Gheerbrant qui remarquent :

[...] la dramaturgie moderne a ressuscité Antigone et l'a sortie de sa tombe. Antigone est exaltée comme celle qui se révolte contre le pouvoir de l'État, symbolisé par Créon ; celle qui s'insurge contre les conventions et les règles, au nom des lois non écrites, celles de sa conscience et de son amour. C'est la jeune fille émancipée, qui laisse dans le caveau familial la dépouille de l'innocente, écrasée par les habitudes et les contraintes sociales. C'est Antigone la révoltée ; mais, tant qu'elle s'indigne contre la tyrannie familiale et sociale, elle en reste encore psychologiquement dépendante et prisonnière. Antigone doit être assez forte et assez libre, pour assumer pleinement son indépendance, dans un nouvel équilibre qui ne soit pas celui d'une hibernation banalisante. La légende ainsi prolongée symbolise la mort et la renaissance d'Antigone, mais d'une Antigone devenue elle-même, à un niveau supérieur d'évolution.<sup>36</sup>

Dans la vision djebarienne, Fatima symbolise « la fille révoltée », celle qui ne penche pas la tête quand le calife lui parle, la « jeune fille émancipée » qui lutte pour ses droits, pour les droits des autres femmes aussi. Mais, le plus important aspect reste sa lutte ardue pour imposer les lois laissées par son père.

---

<sup>33</sup> Jean Anouilh, *Antigone*, Paris, Éditions Didier, 2<sup>e</sup> édition, 1964, p. 48.

<sup>34</sup> Sophocle, *Tragédies* (traduites du grec par M. Artaud), Paris, Éditions Lefèvre/Garnier Frères, 1842, p. 451, (sur [www.books.google.com](http://www.books.google.com), page consultée le 21 février 2011).

<sup>35</sup> Sofocle, *Antigona*, Bucaresti, Editura Albatros, 1979, Préface, p. L.

<sup>36</sup> Jean Chevalier/Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 2005, p. 54.

Mireille Calle-Gruber, dans son ouvrage *Assia Djebar ou la résistance de l'écriture*, voit dans *Loin de Médine* un théâtre, c'est-à-dire un lieu où et d'où on regarde ce qui se passe autour de nous-mêmes, un *theatron*<sup>37</sup> qui « donne à lire tout autrement les textes coraniques »<sup>38</sup>, un théâtre qui, considère l'exégète, « s'écrit depuis le regard féminin, c'est-à-dire depuis la dépossession et depuis l'exil. »<sup>39</sup>

Figure importante dans l'évolution de la religion musulmane, Fatima reste encore la plus aimée femme sur terre d'islam. Par notre analyse comparative entre une personne réelle et un personnage tragique nous avons voulu démontrer que l'archétype d'Antigone peut être trouvé dans d'autres espaces, temps et religions que ceux d'origine.

**Université Stefan cel Mare, Suceava**

## References

- Ali-Beanli, Zineb. « Écrire en palimpseste : *Loin de Médine* ». *Assia Djebar* (sous la dir. de Najib Redouane et Yvette Bénayoun Szmidi). Paris : L'Harmattan, 2008.
- Calle-Gruber, Mireille. *Assia Djebar ou la résistance de l'écriture*. Paris : Maisonneuve et Larose, 2001.
- Chevalier, Jean, Alain Gheerbrant. *Dictionnaire des symboles*. Paris : Robert Laffont/Jupiter, 2005.
- Djebar, Assia. *Loin de Médine*. Paris : Albin Michel, 1991.
- Jean Anouilh, *Antigone*, Paris, Éditions Didier, 2<sup>e</sup> édition, 1964, p. 63.
- Regaïan, Najiba. « De la main ménagère à la main artiste : la main féminine vue par cinq femmes du Maghreb dans à cinq mains ». *Tamazgha francophone au féminin* (coord. Boussad Berrichi). Paris : Éditions Séguier, 2009.
- Schimmel, Annemarie. *L'Islam au féminin, la femme dans la spiritualité musulmane*. Paris : Éditions Albin Michel, 2000.
- Sofocle. *Antigona*. București : Editura Albatros, 1979.
- Sophocle. *Tragédies* (traduites du grec par M. Artaud). Paris : Éditions Lefèvre/Garnier Frères, 1842.

---

<sup>37</sup> *Theatron* signifie en grec ancien « salle d'audience, représentation ».

<sup>38</sup> Mireille Calle-Gruber, *Assia Djebar ou la résistance de l'écriture*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p. 155.

<sup>39</sup> *Ibidem*.